

ETC



La couleur politique et dramatique des murs

Né dans la rue, Graffiti, Fondation Cartier, Paris. 7 juillet 2009 -
10 janvier 2010

Manon Morin

Numéro 89, mars-avril-mai 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morin, M. (2010). Compte rendu de [La couleur politique et dramatique des murs / *Né dans la rue, Graffiti*, Fondation Cartier, Paris. 7 juillet 2009 - 10 janvier 2010]. *ETC*, (89), 61-63.



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Paris

La couleur politique et dramatique des murs

Né dans la rue, Graffiti,
Fondation Cartier, Paris. 7 juillet 2009 – 10 janvier 2010

de juillet 2009 à janvier 2010, la très prestigieuse Fondation Cartier accueillait des œuvres d'origine éphémère d'une dizaine de graffeurs parmi les plus renommés. Le titre de l'exposition fait référence au *Born in the Street* du cinéaste américain Jim Jarmush, un phénomène de la contre-culture et de la *street culture*. Dans cette lignée, cette exposition marque les murs de la pensée parisienne et touristique par le choc glaouque du *self-made man* américain sur la noblesse infinie de la hiérarchie filiale parisienne. La terrible mais pas si terrible exposition sur les graffiti à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, top de Paris, prolongée de novembre à janvier 2010 agrafe, c'est le moins à dire. Pour ou contre le graffiti ? On aime ou on n'aime pas les dents. Aujourd'hui avalée par la mode, la *street culture* ne montre plus que les fesses. Si créer c'est risquer quelque chose de soi, c'est par l'acte du graffeur que la création prend son sens plein, le risque réel, non seulement le risque identitaire, le risque de la non reconnaissance par l'autre, mais le risque physique, de la mauvaise chute, lorsque les mots sont accrochés à des hauteurs vertigineuses, lorsque les mots voyagent à la vitesse du train, ou stagnent dans l'enfermement d'une prison, le graffeur traqué par une police amoureuse du lisse.

À Paris, la graffe est rare sinon absente. Points de larges façades et les récentes restaurations rusent avec des matériaux lisses qui se défendent bien de toute tache. Quelques dessins, quelques tags, ici et là parsemés sur de petits bouts de murs drabes, au moins depuis la loi républicaine du 29 juillet 1881, l'immense graffe républicaine

qui dit : « Défense d'afficher loi du 29 juillet 1881 », interdit on ne peut plus formel de faire sa petite griffe sur le mu-mur. L'amende est l'emprisonnement dans bien des cas et l'emprisonnement déraisonnablement salé vu la pesanteur bureaucratique en France. Parmi les premiers *writers* reconnus des médias, P.H.A.S.E. 2, Blade, Kase 2 ou Dondi, COCO, MICO, innove et crée une esthétique à part, complètement à eux, avec des lettres soit hyper rondes, le *bubble style*, la flèche aussi chez P.H.A.S.E. 2, le *wild style*, chez Tack, Daze ou chez Son, le style *block letters*, qui recouvre de bord en bord la surface, le *computer rock style* de Daze 2, tiens ! on dirait l'intérieur d'un ordinateur. Une telle exposition à la Fondation Cartier pour l'art contemporain a de quoi questionner. L'institution se positionne en temps de crise en abordable et accessible *sugar pop box* rassemblant pour une rare occasion une espèce inconnue jusqu'alors des planchers vernis aux cimaises : des jeunes et des déshérités. Cas pathétiques, car y a-t-il pire mauvais sort de l'existence que de naître pauvre à Paris ? À Paris plus qu'ailleurs, les fortunes vont de pères et de mères en filiations étroites qui ne débordent pas sur le social. L'exposition « Né dans la rue, Graffiti », dont le titre porte d'abord à confusion, est-ce en effet, le graffeur qui serait « né dans la rue » ou le mouvement de la graffe dans les quartiers sales de grandes villes américaines, New-York, le Bronx, Los Angeles, Sao Paulo, Santiago. Il s'agit bien sûr des deux, de l'ambiguïté si pratique, qui nomme sans nommer.

Les œuvres

La lumière, véritable support de l'objet, donne le graffiti sous l'halogène. Le sous-sol est réussi dans son genre mais la lumière,



Obey, Global Warning Paris, 2009. © Obey, Paris, 2009. Photo © Olivier Ouradah.



trop pure, ne peut reconstituer le contexte initial des œuvres. Le sous-sol, le lieu où tout se transforme, dans la symbolique alchimiste, la base qui crée du neuf, celui qui souffre et qui se transforme par l'expression de soi. Si la partie historique du sous-sol est claire et exhaustive, relatant même un rapport de la police américaine au sujet de quelque prévenu, apparence, peau foncée, lieu où le « délinquant », quartier défavorisé, *habitus* et *motus*, l'heure habituelle de sa sortie de domicile, bref une fiche digne du *Big Brother* d'Orson Wells, la partie des œuvres récentes des artistes graffeurs perd le lecteur qui voudra voir une certaine continuité, une certaine cohérence de l'exposition. Si quelques œuvres magistrales parlent au spectateur avec un minimum d'effet, celles d'un Basquiat (Jean-Michel, de son

João Wainer, Sao Paulo, 2009.



prénom) ou d'un Keith Haring, d'un DTAGNO avec sa miraculeuse *writeouwrong* faite exprès pour l'événement, il faut quelques précautions pour l'appréciation de l'ensemble. Une autre œuvre frappe en regard de sa force non pas politique comme la plupart des œuvres exposées, mais une force énigmatique, magnétique. Un immense regard, en noir et blanc, vous observe. Intitulée *eyes are the window of our soul* (2009), de l'artiste au nom presque troublant, YZ, l'œuvre est aussi créée pour l'événement et sise dans le jardin, derrière une grande baie vitrée. Quant à Keith Haring, il commence à faire des dessins dans les stations de métro, puis son travail est retracé par un collectionneur allemand. Haring remarque d'abord les tags, note leur beauté et comme d'autres artistes, constate que de tous les passants, de tous les citoyens d'une grande ville, seule une infime minorité met le pied dans le musée. Pourquoi ne pas faire l'art pour tout le monde ? Les graffeurs, aujourd'hui célèbres, sinon célébrés ici, tel JonOne (ne graffez pas son nom autrement) s'érigent en symboles martyrs d'une société qui consomme outrageusement et dont ils seraient les sauveurs. Ils traitent leur nom en œuvre d'art à part entière, mêlé à la couleur, sa forme devient art et parfois grand art, comme c'est le cas pour le JonOne intitulé, *The New Face of America* de 2009 (que nous n'aurons pas la chance de voir dans l'exposition, pourquoi ?). Cette œuvre reproduit le drapeau américain que l'artiste recouvre entièrement de sa signature. À côté, ses œuvres exposées ressemblent à des champs de pâquerettes au printemps. Rien de déroutant, surtout, rien qui questionne ici. JonOne, Newyorkais d'origine, vit et travaille maintenant à Paris. Boris Tellegen alias Delta, dont la formation en design industriel imprègne ses œuvres, construit d'immenses palissades de chantier, des murs défoncés, déchirés, en décomposition. Delta trace des réseaux géométriques qui, jouxtés aux trous, mêlent les plans qui jouent entre 3D et 2D. Notes jazzées sur *plywood*, ses œuvres prennent vite un caractère abscond que nous oublierons. Vitché peint les murs de Sao Paulo, autre grande ville refuge de la *street culture*. Son travail met en scène l'acrobate sur cheval, l'équilibre du monstre (l'humain) pour survivre dans l'autre monstre, la ville. Mais son travail au graphisme léché met en œuvre le graphisme de la graffe, l'art disparaît sous le motif mille fois repeint, n'agit pas comme le *writing style* d'un JonOne qui amuse par son concept, son égo sur dimensionné, le motif chez Vitché a cette particularité d'ennuyer par sa lourdeur toute publicitaire. L'art de P.H.A.S.E. 2 arrache. C'est le plus pur et dur de l'expo. Devant ses œuvres, on voit chanter la misère. Mais une misère, imbue d'elle-même, qui s'en sort. P.H.A.S.E 2 est né à New York en... pas dit, mais on peut supposer que c'est vers la fin des années 1950 puisqu'il commence à tagger en 1971. Très innovateur, « il est considéré comme l'un des créateurs du *bubble style* », nous écrit-on dans le catalogue de la Fondation. Une grande énergie incise l'esprit de celui qui entre dans ses mondes, car

les immenses murales de P.H.A.S.E 2 sont des réseaux extrêmement serrés, tout y est : énergie, mouvement, pensée, style. Mais où était donc Banksy ? Tellement politique le graffiti, les villes dont les murs comptent parmi les plus « graffées » au monde recèlent bien sûr la pauvreté, beaucoup de boys « nés » dans les rues non pas qu'ils soient réellement nés dans la rue mais qu'ils se forment eux-mêmes dans la rue. Des artistes de tous les coins du monde, de Sao Paulo, à New York, de Paris à Stockholm, des Pays-Bas à Santiago au Chili. Personne de Londres, d'Angleterre ? Curieux. Artiste anglais, graffeur de la première heure et aux premiers bancs, Banksy brille là par son absence. L'Anglais manque à l'appel. Visitez son site, www.banksy.co.uk.

L'absence des femmes

Chose bien connue, le refuge des femmes ne se trouve pas sur le mur citoyen mais sur le mur mitoyen. Là où en général, elles font leur petit ménage. Les femmes sont bien présentes dans les graffes de « Né dans la rue, Graffiti », mais elles y sont, en général, nues, avec une forte poitrine et de longues jambes galbées. Aucune femme parmi les artistes graffeurs choisis pour l'exposition. Les stars de la graffe sont bien masculines, l'acte viril, l'aérosol, le marqueur, des armes masculines, toxiques, peu attirantes pour les douces mains de femmes. Ou n'est-ce pas un choix de l'édition de la Fondation Cartier ? Dans cette exposition qui dérange certains intellectuels français, ceux qui voient la démagogie partout, la démagogie des riches, la démagogie des puissants qui se cherchent une vocation sociale, cette exposition, elle, ne dérange personne d'autre. Un artiste comme Banksy, qui exposait ses œuvres et ses graffes il y a quelques années à la Serpentine Gallery de Londres (il n'a pu être présent à son propre vernissage recherché qu'il était par la police, et peut-être est-il toujours recherché), aurait pu bouger les meubles du richissime édifice Cartier, faire trembler le sol de la Fondation parisienne. Les autres ne le peuvent pas, même pas P.H.A.S.E. 2, parce que ses mondes sont appelés à être dépassés dans le court terme des choses, car ses mondes se jouent sur la ponctualité de l'événement. Même le fameux « Hang Nixon », barbouillé sur un train par le graffeur MICO, en 1972, ne veut plus dire grand-chose aujourd'hui dans une société toujours plus crue, rongée à présent par la boulimie qui lui fait avaler même les flèches les plus empoisonnées des anciens graffeurs devenus presque vieux.

MANON MORIN

Manon Morin vit à Paris et détient un Master Histoire de l'art de l'Université de la Colombie-Britannique de Vancouver et Université de Montréal, thèse portant sur *Les Demoiselles d'Avignon* de Pablo Ruiz Picasso. Elle est critique d'art et journaliste pour des magazines, journaux et radio. Elle a travaillé à la production de l'émission *Dialectes* pour radio McGill et a été recherchiste pour la radio de Radio-Canada, pour l'émission *Macadam Tribu*.